

~~La vieille meusienne~~
La vieille meusienne

le volume
N^o Exemptaire n^o 1

La mère Pol Mansuy est morte. Elle nous quitte à l'automne quand les rudes paysages de la Meuse s'adoucissent : les prés qui viennent de donner leur regain s'étendent mollement, les collines boisées pâlissent, Bar-le-Duc proche, s'éveille chaque matin légèrement voilée de blanc et les couchants se teintent longuement d'une blondeur de mirabelle.

Elle aurait aimé, cette année, la belle récolte de betteraves mais ses soixante-dix-sept années s'arrêtent là, sans sursis possible parce qu'elles sont rondes, pleines, mûres et détachées d'elle comme les fruits de septembre le sont de leur arbre.

Elle repose sur son lit, vêtue d'un tailleur noir. Est-ce parce qu'elle marchait infatigablement, ses enfants l'ont aussi chaussée. Et ses longs souliers bien cirés paraissent d'abord insolites sur le drap blanc; mais elle était si active, qu'on accepte vite de la trouver ainsi équipée - sans doute pour une randonnée de l'autre monde.

Je la revois arpenter les rues de son village et les chemins de champs; à longues enjambées, elle traversait les friches, gagnait du temps en prenant les raccourcis. On la reconnaissait de loin au milieu de ses terres, laborieuse obstinée. Elle musait un peu le soir seulement, en faisant un détour par la forêt, rapportant des fraises, des framboises, des champignons ou des mûres selon la saison car elle connaissait tous les secrets sylvestres : la cachette embaumée du Joli-bois qui devient rare et le trou frais où nichaient les premières nivéoles.[?] Mais elle ne s'extasiait jamais devant la parure d'avril des cerisiers et des pêchers, elle savait qu'inévitablement, dans cette vallée de la Saulx, un courant d'air glacé assassine en une nuit, toutes les promesses

de fruits.

Tôt levée, elle balayait sa cour, épiant-car elle était curieuse- les feux voisins. Le corps penché en avant, le nez pointant encore dans un visage déjà anguleux, les mèches grises de ses cheveux proprement contenues dans un mouchoir à carreaux mauves, elle faisait penser à quelque belette vaquant à ses occupations dans l'illustration des fables de La Fontaine.

De quoi vivait-elle? Je ne l'ai jamais surprise se nourrissant. Les agapes étaient réservées à ses invités des jours de fête. Habituellement, elle sortait de sa cuisine, entrait à l'étable, allait au poulailler, revenait à l'écurie en passant par la grange sans jamais grignoter le moindre morceau de pain, ses lèvres minces serrées sur un appétit patient et frugal. Une haie de framboisiers, m'appartenant, nous séparait ; elle en admirait volontiers les fruits et je lui en donnais quelques uns qu'elle recueillait au creux de sa main sans y goûter ; puis elle me quittait, les gardait précieusement tièdes mais intacts jusqu'à sa rencontre avec un enfant de sa famille : petit-fils ou neveu, qu'importait pourvu que ce soit un Mansuy profitant du don.

Elle se dévouait pour ses enfants et gâtait ses petits enfants mais elle n'était pas douce avec son compagnon, un vieux carrier ; je crois même qu'elle ne l'aimait plus. Ils avaient acquis ensemble une ferme et des terres, ils avaient eu deux enfants ; depuis, instinctive, elle écartait le mâle. Il l'avait aidée à bâtir, il avait assuré leur descendance, son rôle était terminé. Le vieil homme rabroué se distrait un peu le dimanche et rentrait légèrement titubant. Gai, il aurait bien osé une gauloiserie mais l'épouse était prude et d'une honnêteté glaciale. Grossière dans ses expressions mais chaste ; Si

de fruits.

Tôt levée, elle balayait sa cour, épiant-car elle était curieuse- les feux voisins. Le corps penché en avant, le nez pointant encore dans un visage déjà anguleux, les mèches grises de ses cheveux proprement contenues dans un mouchoir à carreaux mauves, elle faisait penser à quelque belette vaquant à ses occupations dans l'illustration des fables de La Fontaine.

De quoi vivait-elle? Je ne l'ai jamais surprise se nourrissant. Les agapes étaient réservées à ses invités des jours de fête. Habituellement, elle sortait de sa cuisine, entrait à l'étable, allait au poulailler, revenait à l'écurie en passant par la grange sans jamais grignoter le moindre morceau de pain, ses lèvres minces serrées sur un appétit patient et frugal. Une haie de framboisiers, m'appartenant, nous séparait ; elle en admirait volontiers les fruits et je lui en donnais quelques uns qu'elle recueillait au creux de sa main sans y goûter ; puis elle me quittait, les gardait précieusement tièdes mais intacts jusqu'à sa rencontre avec un enfant de sa famille : petit-fils ou neveu, qu'importait pourvu que ce soit un Mansuy profitant du don.

Elle se dévouait pour ses enfants et gâtait ses petits enfants mais elle n'était pas douce avec son compagnon, un vieux carrier ; je crois même qu'elle ne l'aimait plus. Ils avaient acquis ensemble une ferme et des terres, ils avaient eu deux enfants ; depuis, instinctive, elle écartait le mâle. Il l'avait aidée à bâtir, il avait assuré leur descendance, son rôle était terminé. Le vieil homme rabroué se distrait un peu le dimanche et rentrait légèrement titubant. Gai, il aurait bien osé une gauloiserie mais l'épouse était prude et d'une honnêteté glaciale. Grossière dans ses expressions mais chaste ; Si

nombreuses pâtisseries-ni la crème épaisse ni les oeufs n'avaient été comptés. L'oie luisait et fondait dans la profondeur du four, les champignons -des jaunottes- rissolaient tandis que le vin du pays qu'elle versait largement d'un geste de Madelon, promettait la griserie. Tout était à point, la gaieté tinta comme un carillon. Mais au milieu du repas tandis que les fourchettes s'enfonçaient moelleusement dans le rôti, un long meuglement se fit entendre. Le regard de la mère Mansuy fit rapidement le tour des convives pour les prendre à témoins puis elle donna un violent coup de poing sur la table : "M....! c'est la Bellote qui fait viau !" Elle se leva, quitta la table, les enfants suivirent, les petits-fils se bousculèrent aussi dans l'embrasure de la porte . Les invités restèrent devant l'oie qui figeait, ils auraient eu le temps de faire une nature morte. Nul ne revint s'excuser. Ils réparèrent en troupe quand la mise bas fut terminée avec des tabliers mouillés, des manches retroussées. L'abondance de chair fut reprise, le vin coula, la fête se renoua plus chaude, plus dense. Le tribut à la terre était payé, le devoir accompli, on pouvait se divertir.

Un certain hiver, une grippe terrassa la vieille courageuse Elle ne demanda pas le médecin au milieu de sa fièvre. Mais, la convalescence venue, une faiblesse persistante l'obligea à l'aller enfin consulter. Il lui ordonna un fortifiant en ampoules , buvables avant les repas. Mais au premier déjeuner elle resta songeuse devant son médicament. Se soigner ? et les autres ? eux aussi avaient besoin de forces, elle n'allait pas s'en octroyer égoïstement surtout que la boîte avait coûté un prix exorbitant. A lors, libéralement elle en distribua le contenu à sa famille. "Ça ne peut que vous faire du bien aussi " affirma -t-elle.

En juillet dernier, des malaises l'avertirent : elle s'essouffla, ses chevilles enflèrent. Elle entendit un glas prémonitoire.

Elle n'avait pas peur, certes. Mais, assise devant sa porte, sur son banc, elle comptait et recomptait les cousins éloignés qui viendraient à l'enterrement et qu'on devrait inviter au repas en attendant le car du retour... Il y avait "le fils de la Jeanne et la femme de notre Henri" Qu'ils étaient nombreux! Elle faisait et défaisait le poids du pôt au feu et son prix : " Qué mortuaire, mon Dieu, qué mortuaire que ça va leur faire!" Retranchée des vivants, elle s'inquiétait encore des frais que sa dépouille allait imposer aux siens.

J'ai envie de lui enlever ses grandes chaussures. J'ai peur qu'elle s'en aille encore ensemer des champs célestes.

Mais non, elle dort bien. Son travail, son dévouement, son mépris du confort, son amour de la famille son bon sens et ses calculs -toutes ces vertus meusiennes- sont déposées contre elle comme des armes brisées. J'espère que sa terre bien aimée lui sera légère.